

Le paradoxe du roman historique

Jean Ethier-Blais, *Les Pays étrangers*, Leméac, 1982.

Louis Caron, *La Corne de brume*, Boréal Express, 1982.

Victor-Lévy Beaulieu, *Moi Pierre Leroy, prophète, martyr et un peu fêlé du chaudron*, VLB Editeur, 1982.

Robert Mélançon

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

L'histoire vécue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mélançon, R. (1983). Compte rendu de [Le paradoxe du roman historique / Jean Ethier-Blais, *Les Pays étrangers*, Leméac, 1982. / Louis Caron, *La Corne de brume*, Boréal Express, 1982. / Victor-Lévy Beaulieu, *Moi Pierre Leroy, prophète, martyr et un peu fêlé du chaudron*, VLB Editeur, 1982.] *Liberté*, 25(3), 152-156.

ROBERT MÉLANÇON

LE PARADOXE DU ROMAN HISTORIQUE

Jean Ethier-Blais, *Les Pays étrangers*, Leméac, 1982.

Louis Caron, *La Corne de brume*, Boréal Express, 1982.

Victor-Lévy Beaulieu, *Moi Pierre Leroy, prophète, martyr et un peu félé du chaudron*, VLB Editeur, 1982.

Le roman historique est sans doute un pléonasme. Effort pour authentifier la trame narrative par le recours au document, il est ultimement une variété du genre réaliste. La fiction prétend y emprunter à la vérité une part de ses prestiges: les personnages inventés se frottent à d'autres dont l'existence est avérée, le possible et le vraisemblable se mêlent avec le vrai, l'affabulation prend appui sur la reconstitution: Le plus souvent toutefois ce mixte retire tout sérieux à l'histoire au lieu de conférer son poids à la fiction. Ce que le romancier emprunte à l'histoire, c'est tout ce qui y reste subjectif, aléatoire, *inventé* (ou réinventé si on préfère), par quoi justement elle touche au roman. Il prend l'histoire comme il prendrait n'importe quoi d'autre, sa propre vie, les faits divers dans les journaux, ses rêves, pour en composer un univers irréel, une sorte de musique qui doit se justifier elle-même, sans le recours aux archives. Dans *Guerre et Paix*, Napoléon n'a pas plus de réalité que Pierre Bézoukhov, il n'est que la somme des représentations qu'évoquent les phrases de Tolstoi, et c'est ce qui fait la magie de ce plus grand des romans. La valeur documentaire d'un roman est nulle, et Nabokov n'a pas ménagé ses

sarcasmes aux naïfs qui lisent Balzac ou Tourgueniev pour connaître le gai Paris ou la triste Russie. Mais on aura beau démontrer l'impossibilité du genre, on devra admettre qu'il existe des romans historiques, d'excellents comme d'exécrables. A moins que l'appellation ne soit trompeuse, et qu'elle ne corresponde à rien. Il s'est publié plusieurs romans sous cette étiquette ces derniers mois au Québec. J'en examinerai brièvement trois.

Dans *Les Pays étrangers*, Jean Ethier-Blais entreprend de faire «revivre une époque-charnière de la formation de la sensibilité québécoise contemporaine». Le récit, situé à Montréal et dans un collège de province entre l'automne 1947 et l'été 1948, mêle des personnages réels: Borduas, Robert Elie... à des êtres de fiction: Madame Dupré, son fils Pierre-Paul, le Père Bergevin alias Germain Laval... C'est pour ainsi dire une loi du genre, et il n'y aurait pas lieu de s'en étonner si les personnages réels n'étaient pas réduits à des caricatures sans consistance et si certains personnages «fictifs» n'étaient pas les pâles déguisements de personnes réelles auxquelles on est forcé de se référer pour les comprendre. Ainsi un pseudo Robert Elie n'est guère plus qu'une marionnette en complet-veston sombre, qui promène un sourire sempiternel et la douceur de son regard dans quelques scènes de convention ajoutées dans l'intention manifeste de «faire vrai». Quant au personnage «fictif» principal, Germain Laval, il n'est de toute évidence que le prête-nom de François Hertel; à aucun moment il ne décolle vraiment de son modèle pour exister de façon autonome, il reste un Hertel affublé d'un déguisement dont on se demande la raison d'être. Cette obligation où on se trouve de se reporter constamment à la chronique de l'hiver 1947-1948 n'est que le signe le plus évident que ce roman ne parvient pas à prendre corps. Il s'agit, pour faire court, d'une œuvre à thèse dans laquelle Jean Ethier-Blais a entrepris de réhabiliter la bourgeoisie canadienne-française de l'après-guerre, qu'il croit injustement méprisée. Je ne sais

trop rien de la valeur de cette thèse, que ce roman ne peut démontrer — il aurait fallu un essai sans doute.

La Corne de brume de Louis Caron est le deuxième volume des *Fils de la liberté*. Le premier, *Le Canard de bois*, était centré sur Hyacinthe Bellerose, un homme simple entraîné comme malgré lui dans la Révolte des Patriotes en 1837-1838. Celui-ci, un demi-siècle plus tard, raconte Tim Bellerose, le petit Irlandais Timothy Burke qu'Hyacinthe avait adopté. Le prochain, que Louis Caron annonce en avant-propos, sera celui de Bruno Bellerose vers 1930. En trois romans, à travers les aventures de trois personnages, tout un siècle aura été parcouru. C'est un pari difficile à tenir que de faire épouser à une fiction un aussi large espace historique. Le roman risque de tomber dans l'explication et les généralités à cause de l'ampleur de sa toile de fond. Il risque surtout un point de vue faux, rétrospectif si je puis dire, qui placerait les personnages dans l'Histoire, dans ce qui est devenu pour nous l'Histoire et qui était pour eux l'actualité, un présent désordonné, chaotique, fragmentaire. C'est la grande réussite de Louis Caron que d'avoir su restituer aux événements la saveur qu'ils eurent *vraisemblablement* pour les contemporains: pour Tim Bellerose, le soulèvement des Métis de l'Ouest n'est qu'une rumeur qu'il faut tenir à distance parce qu'elle risque de contrarier ses projets immédiats. D'autre part, une narration plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord permet de ramasser une matière abondante en une coupe chronologique étroite. Récits parallèles, retours en arrière, changements de point de vue, la technique est assez maîtrisée pour ne pas s'afficher, elle produit ses effets sans qu'il soit nécessaire qu'on s'y arrête. La caractérisation des personnages reste toutefois bien sommaire. Caron a sans doute voulu des individus qui ne soient pas écrasés par les événements auxquels ils participent. En accentuant leurs traits, il les a raidis, grossis un peu caricaturalement comme des personnages de théâtre. Plus que des personnages auxquels

on peut croire le temps de la lecture, ils sont des fonctions narratives. Aussi *La Corne de brume* est-elle une histoire rondement contée — ce qui est une rare, une grande qualité — mais elle est tissée de gros fils blancs. *Le Canard de bois*, sans être une œuvre subtile sous ce rapport, avait plus de consistance; il se peut que Louis Caron ait été un peu trop pressé de lui donner une suite.

Victor-Lévy Beaulieu voudrait qu'on appelle *Moi Pierre Leroy, prophète, martyr et un peu fêlé du chaudron* un «plagiaire». Il s'agirait d'un genre littéraire nouveau, à la fois plagiat, pastiche et affabulation pure. Le terme est mal choisi; de toute façon, cet amalgame ne désigne-t-il pas tout bêtement le roman, dont la propriété essentielle semble de faire flèche de tout bois? Quoi qu'il en soit, *Moi Pierre Leroy...* est un excellent livre, un des meilleurs de Beaulieu, qui précise n'avoir «pour une fois» eu d'autre objet que de «faire plaisir» à son lecteur. Il se pourrait que la qualité de ce livre tienne à la modestie de ce propos. Les textes de Beaulieu sont souvent trop chargés d'intentions, bourrés à en éclater d'une mystique de l'écriture, de théories sur à peu près tout, d'allusions polémiques, de la passion et de la nausée du Québec. Ce sont de complexes machines qui risquent à tout moment la panne. Je tiens que Beaulieu est un grand écrivain; mais cette grandeur tient surtout aux livres qu'on peut attendre de lui, malgré une œuvre déjà surabondante et riche, malgré des ouvrages aussi puissants que *Monsieur Melville* ou *Les Grands-pères*. Je reviens à *Moi Pierre Leroy...* Pour une fois, c'est une réussite sans mélange: un récit très rapide, qui multiplie les épisodes et les digressions sans cesser à aucun moment de courir à sa conclusion. On ne savait pas à Beaulieu de telles qualités de narrateur. Pierre Leroy serait un personnage réel, et Beaulieu se serait inspiré d'un livre publié à compte d'auteur à la fin du siècle dernier pour écrire le sien. Il pourrait aussi bien s'agir d'une mystification: aucun des répertoires que j'ai consultés

ne mentionne *La Fin de l'énigme* par un certain Pierre Leroy. Cela ne prouve rien, aucune bibliographie n'étant sans lacunes, et Beaulieu peut bien avoir déterré un autre de ces «monstres» dont on sait qu'il a le secret depuis son *Manuel de la petite littérature du Québec*. Mais il pourrait aussi bien l'avoir inventé. Cette ambiguïté dit sa réussite. Une foule de personnages historiques — évêques, députés, journalistes, jusqu'à un pape — y apparaît, mais chacun a tant de consistance, tant d'épaisseur romanesque qu'il pourrait avoir été inventé. Peu importe ce qu'on pourrait apprendre à leur sujet dans les archives et les livres d'histoire, ils existent dans les pages de ce roman avec la *vérité* irrécusable des êtres de fiction, et c'est cela seul, finalement, qui compte.

Car il se pourrait bien après tout que le paradoxe du roman historique soit de transformer l'histoire en fiction guère plus vérifiable que l'affabulation pure et simple.